

En Argentine, dans la province de Mendoza, près du Chili où mène un tunnel d'altitude, au fond d'une vallée frangée de hauts sommets, voici la petite station climatique d'Uspallata.

Sans la route numéro 7 qui l'emprunte, la route numéro 149 qui en part, probablement Uspallata n'aurait jamais été. Son avènement, cette bourgade de trois mille cinq cents âmes le doit aux voitures, et aux aménagements que suscite en tout lieu le recoupement des voies de circulation.

Uspallata dispose de quatre hôtels, de six pompes à essence, de quelques gargotes qui servent une tambouille à laquelle les automobilistes préfèrent les sandwiches réfrigérés des stations-service. On s'y arrête par commodité, pour faire une pause ou le plein. La dépanneuse vous y laisse le temps de la réparation, ou avant qu'un autobus (pas de gare ni d'aérodrome dans ce bout du monde) ne vous emporte vers des régions plus civilisées.

NOUS, LES VIVANTS

De la ville franchie à toute allure, conducteurs et passagers se rappellent peu de choses : le lit très large d'une rivière à sec, des devantures de boutiques aux horaires indolents. Ou bien, s'ils ont marqué l'arrêt, les toilettes frustes de l'office de tourisme qui sont les seules publiques à des kilomètres à la ronde. Des voyageurs ont goûté le café couleur cambouis, épais et marneux, que pisse à l'oblique le percolateur chinois de la blanchisserie. Ils l'ont regretté.

Uspallata, ce sont d'inflexibles lignes droites bordées de peupliers, le long desquelles cahotent des pick-up au camouflage de poussière.

Les habitants qui roulent au pas se saluent, la main au chapeau (en fait, trois doigts à la visière de leur casquette, à l'effigie tantôt d'une équipe de football tantôt de la bière Dowel brassée dans la région). Il est tout un langage dans leurs faibles accélérations suivies de durs coups de freins, dans ce peu de vitesse mais beaucoup de bruit et de fumée.

On reconnaît l'Uspallatais à sa conduite lente et débonnaire. L'étranger, lui, se trahit par une allure vélocé et des dépassements fébriles – du moins jusqu'à la redoutable fondrière, profonde comme une baignoire, qui s'est creusée à l'angle de la nationale 7 et de la rue Barauca.

Par temps sec, le trou voilé de poussière échappe à

NOUS, LES VIVANTS

l'attention des conducteurs. Quand des averses, rares mais copieuses, douchent la région, elles le remplissent à ras bord. Il prend alors l'aspect d'une simple flaque : nul ne soupçonne la cuvette d'un demi-mètre béant sous la surface.

Les habitants ont baptisé « nombril de Dieu » ce nid-de-poule que la voirie municipale tarde étrangement à combler. On ne compte plus le nombre d'essieux tordus et de pneus crevés par sa faute. Accusées de négligence et d'exposer la vie d'autrui, les autorités invoquent des urgences pires comme le pont sur la rivière près de s'effondrer, ou l'alarmante vétusté du réseau de distribution de gaz, telle qu'en maints endroits, des bandages de caoutchouc assurent seuls l'étanchéité des tuyaux.

De sorte que le trou au coin de la rue Barauca reste un trou.

Il se trouve heureusement dans le quartier un mécanicien serviable qui porte secours aux accidentés. Allumée nuit et jour, l'enseigne au néon du garage Gómez brille aux yeux des automobilistes tel un sémaphore dans la tempête. Pedro Gómez, le gérant, est crédité par la rumeur d'un joli capital, investi côté chilien dans une manufacture de semoirs agricoles. La moitié de ses gains proviendraient des dommages causés par le grand trou dans la chaussée d'Uspallata.

De mauvaises langues accusent le mécanicien de l'entretenir, à discrets coups de pelle qu'il donnerait la

NOUS, LES VIVANTS

nuit, mais aucun témoin n'a jamais pu livrer la preuve conjointe de ce délit et de sa sobriété. Personne non plus n'a pu démontrer qu'il était coupable de la disparition, cinq fois de suite (trois enlèvements, deux sciages à ras du bitume), du panneau « danger » planté en amont par la municipalité.

Uspallata est apparue avec l'automobile. Quant à moi, j'ai vu le jour grâce au « nombril de Dieu ».

Le 21 juillet 1969, une visiteuse en pharmacie pré-nommée Aldana roulait à vive allure sur la nationale 7, quand sa petite voiture plongea au fond du nid-de-poule. La radio du véhicule diffusait un compte rendu des premiers pas de l'homme sur la Lune, circonstance à laquelle la gendarmerie, dans son procès-verbal, attribua la distraction d'Aldana. « Elle était dans la lune », ironisa un agent.

La jeune femme sortit indemne de l'accident ; non l'auto dont la calandre cassa en deux et le capot se plia en soufflet d'accordéon. Le pare-brise vola en mille éclats de verre qu'on ramassa dans l'herbe loin du véhicule. J'en possède un morceau, du format d'une savonnette, dont j'ai fait un presse-papiers pour mon bureau.

À l'époque, le garage Gómez n'était pas équipé pour des réparations de ce calibre. On manda une dépanneuse de Mendoza qui arriva chargée d'un autre véhicule, une jolie berline retirée d'un fossé à San Juan.

NOUS, LES VIVANTS

Aldana rencontra le conducteur, un étudiant en droit de Rosario, récent titulaire du permis de conduire. Sa sortie de route lui avait fait une coupure au front, que recouvrait un pansement posé de travers. Ma mère considéra le bandage taché de sang, les mèches noires qui balayaient ce beau visage barbu de révolutionnaire cubain. Cette double ondulation de cheveux se partageant dans l'axe du nez, comme se divise la mer sur l'ordre de Moïse, elle n'en avait vu d'aussi profuse qu'au chanteur des Bee Gees. Aldana tomba amoureuse.

Dix mois plus tard, un mardi à 8 h 30, je voyais le jour à l'hôpital espagnol de Mendoza. On avait administré à ma mère assez d'anesthésiant pour endormir un lama debout, de sorte qu'elle ne se rappelait plus si le soleil brillait ce jour-là, quelles fleurs égayaient son chevet ou le prénom de la sage-femme.

Un détail lui était resté en mémoire : des hélicoptères qui tournaient dans le ciel d'Uspallata, pendant qu'elle me donnait le sein. Les machines évoluaient si près que leur souffle dérangeait les stores de la chambre. Cela faisait un grondement de cataracte, réverbéré par les montagnes au loin. Ainsi montèrent mes premiers sanglots.

J'ai fouillé depuis les archives, mais n'ai trouvé aucun motif à ce lâcher d'autogyres au-dessus de la ville, un matin de mai 1970. Un ami historien relie ces manœuvres à l'enlèvement du général Aramburu par des

NOUS, LES VIVANTS

péronistes, survenu le même mois. Mais ça s'est passé bien loin de notre vallée. On m'a parlé aussi d'une chasse au mouflon organisée pour de riches Chiliens, mais les dates concordent mal.

À ce jour, cette parade aérienne dans le ciel de ma naissance reste un mystère, quoi qu'en dise ma mère :
« De bonnes fées survolaient ton berceau. »

À Uspallata les rues sont peu, quelques rangs de part et d'autre de la nationale 7. Au-delà, la nature reprend ses droits : plaine caillouteuse et champs d'herbes folles, qui sont ici la norme du paysage.

Sur les trottoirs de la ville, on respire un air vicié mais pittoresque à base d'huile chaude, de limaille et de benzène. Tel est le vrai parfum d'Uspallata. Les gens du coin vouent à ces poisons un tendre attachement, parce qu'ils leur rappellent le pays. Voyez-vous quelqu'un, le nez collé à la pompe, flairant ému des miasmes d'hydrocarbures ? Sûrement un habitant d'Uspallata.

Un échantillon notable de la population développe des cancers du poumon – une forme sévère et pernicieuse qu'en général, les patients tardent à soigner. Connaître le mal qui les emportera n'est pas pour déplaire aux Uspallatais. Malgré les fréquentes missions des services de santé venues prêcher les bienfaits d'un air pur, aucun n'a jamais consenti à enfourcher une bicy-

NOUS, LES VIVANTS

clette, non plus qu'à lâcher la cigarette qui jaunit les doigts des jeunes dès l'âge de douze ou treize ans.

Le maire en personne (et juriste en chef de l'administration provinciale) déclarait en 1982 dans le quotidien *Los Andes* :

« Je ne crois pas que les véhicules électriques s'acclimatent jamais à Uspallata. Au volant de ces autos en plastique, chastes et silencieuses, nous nous sentirions des taureaux châtrés... »

Comme le rapporta le journaliste, le maire n'avait qu'un filet de voix, un souffle mince et sibilant qui obligeait à tendre l'oreille. Une pochette de tabac Manitou gonflait la poche de sa chemise.

Guère plus tard, mon père décédait d'une fibrose pulmonaire.

Il fut un temps où, moi aussi, je pilotais un 4 × 4 dans l'air mou des après-midi, remontant lentement l'avenue du général-Las-Heras le bras pendu à la portière.

Ce n'était pas une berline de luxe mais un robuste pick-up Ford, du modèle populaire F150. Mon beau-père, alors employé de la « direction d'investigations pour la lutte antigrêle », l'avait acquis dans les années 1980 pour ses tournées d'inspection. J'en avais hérité plus tard, quand les tournées avaient cessé. Les autorités avaient admis que la grêle était un fléau sans solution et qu'au chevet des cultures ravagées, une

NOUS, LES VIVANTS

résignation philosophique valait mieux qu'une batterie de canons.

En ce temps-là, je portais des chemises à bouttonnière western dont la mode s'était répandue depuis la visite d'un acteur au cinéma municipal. Comme lui, j'avais adopté des lunettes rondes qui, sans offrir aucune correction (ma vue est irréprochable), aidaient à meubler ma figure un peu large.

Je fumais copieusement, ne délaissant le tabac qu'en allant au lit, pourvu qu'un paquet plein m'attendît au réveil sur la table de chevet. Il n'y avait qu'en voiture où, par respect pour ma femme abstinentte, par égard pour notre fille bébé, je répudiais la cigarette. Ces mégots toujours au coin de mes lèvres, je les piétinais avant de m'asseoir au volant.

Notre auto avait connu peu de réparations, et moins encore de nettoyages. La portière avant, côté passager, perdait sa peinture rouge à longs copeaux et le pesant pare-chocs, malgré plusieurs tours d'adhésif, frottait sur le goudron telle une mâchoire démantibulée.

La remorque était si longue qu'elle mordait le trottoir, de quelque façon que stationnât l'auto. Devant la maison, le pick-up se rangeait en empiétant de deux bons mètres sur le jardin, au grand émoi de ma femme, peinée de voir que les pneus broyaient les fragiles plantations de dahlias et de tubéreuses.

NOUS, LES VIVANTS

Catalina appelait la Ford «le char d'Attila». Notre fille Rosario en avait peur. Elle se mettait à pleurer sitôt qu'on l'asseyait dedans.

Pourtant, nous ne possédions rien d'aussi utile que ce tout-terrain. Chaque jour ou presque, et deux fois le dimanche, le chiffre du compteur enflait d'une bonne centaine de kilomètres. Dans le même temps, la jauge d'essence parcourait près du tiers du cadran trop étroit.

Dans le feulement constant du moteur huit cylindres, le vieux pick-up trimbalait ma femme de la maison au supermarché, ma fille de l'école à la maison, ma femme du supermarché à la caserne où elle avait son travail, ma fille de l'école à son cours de musique, ma femme encore de la caserne au salon de manucure ; ainsi de suite, chaque matin et chaque soir, des trajets si bien huilés que j'aurais pu conduire à l'aveugle, ou même lever les pieds des pédales et laisser la Ford habituée glisser sur son erre vers la prochaine destination.

Pendant ces courses, le paysage défilait normalement, de la gauche vers la droite à l'aller, de la droite vers la gauche au retour. En vérité nous l'avions usée, cette tapisserie horizontale ; ses couleurs et ses motifs n'excitaient plus nos sens. Il n'arrivait plus grand-chose, en route, que nous ne puissions prévoir avec une précision désolante. Nous savions par exemple qu'à la sortie d'un virage, émergerait l'enseigne géante d'un restaurant d'empanadas (un chausson à la viande, bordé de son

NOUS, LES VIVANTS

épais cordon de pâte). Nous devinions quand surviendraient la station-service, les grilles oxydées du parc municipal, l'homme à bretelles feuilletant son *Diaro Uno*, le poteau de guingois depuis qu'un camion-citerne l'avait percuté, enfin ce pan de mur seul debout sur un terrain vague, contre lequel depuis toujours s'étaient soulagés les mâles d'Uspallata.

(... et, suivant des yeux l'immonde maçonnerie, recuite d'urine et de merde, je songeais à cet étrange conditionnement masculin : l'homme pisse contre un mur, à défaut contre un arbre, mais éprouve s'il pisse en l'air, sans support pour guider l'écoulement de son jet, une gêne insurmontable.)

Ainsi allait la vie chez nous.

La vie consistait en mouvements pendulaires, amenant les mêmes gens toujours aux mêmes endroits ; ces allées et venues créant tant d'habitudes, les vissant si profondément dans les têtes, que le temps semblait s'y dissoudre.

Uspallata, qui occupait le fond d'une large vallée, ne présentait aucun relief. Elle accusait pourtant une pente, ou du moins en donnait l'impression, si peu durait la traversée d'un bout à l'autre. On y entraît d'un côté, on en sortait à l'opposé sans avoir trouvé nulle part où poser son regard ni loger son attention.

La ville n'offrait pas de monument. De médiocres

NOUS, LES VIVANTS

oratoires, élevés aux époques ferventes par des confréries religieuses, devenaient des kiosques de loterie ou des arrêts d'autobus. Aux carrefours se dressaient quelques crucifix grandeur nature, en plâtre, dont le torse maigre, peinturluré de blanc ou de jaune, s'écaillait piteusement au soleil. J'ai vu pendre du linge aux bras de ces christs difformes.

Sauf ces vestiges de croyances usées, on ne rencontrait aucune statue. Dans un pays où la moindre bourgade possède un buste du général San Martín, libérateur de l'Argentine, notre ville témoignait d'une rare ingratitude au héros de la patrie. On aurait cherché en vain, sur les façades anciennes, une plaque de bronze ou un médaillon honorant la mémoire d'un grand personnage. C'est que la ville manquait singulièrement de figures remarquables.

Le plus fameux de nos concitoyens était un paysan, inventeur au siècle dernier d'un procédé mécanisé pour trier les épis de maïs. Encore n'était-il pas natif d'Uspallata, mais propriétaire de terrains contigus. À l'âge de la retraite, il avait choisi, comme tant d'autres, de fuir cette vallée apathique – ou plutôt d'éloigner les montagnes alentour, dont la vue à la longue commençait de lui tirer les nerfs :

« Je les hais. Elles me mangent le soleil. »

La cordillère des Andes enserre Uspallata de tous côtés.

NOUS, LES VIVANTS

À cette latitude, sous le trente-deuxième parallèle sud, percent les cimes les plus aiguës du continent. Elles ont pour nom Ameghino, Bonete, El Tambillo ou La Campana.

La vallée ouverte aux extrémités dégage de larges panoramas sur le relief. C'est un spectacle goûté des étrangers. Les Uspallatais, au contraire, donneraient cher pour balayer toute cette caillasse. Mille mètres en moins, ce serait une heure gagnée sur les hâtifs couchers de soleil. Certains sont partisans de grands travaux, ils rêvent d'une armée de pelleteuses et d'excavatrices pour laminer les cimes. La ville de Lanzhou, en Chine, est citée en exemple. Son vigoureux plan d'expansion prévoit l'arasement de sept cents montagnes environnantes.

Chez nous, les sommets des Andes n'excitent aucune curiosité. Les Uspallatais ignorent leurs noms et ne voient en général, dans ces véhémentes convulsions du sol, qu'une difficulté pour circuler vers d'autres vallées. Du point de vue de l'automobiliste, c'est aussi un facteur de plus forte consommation d'essence, d'usure accélérée de l'embrayage et des freins à cause des pentes à gravir et à redescendre. Dans le fond du décor, les montagnes le concernent d'autant moins qu'elles bougent peu, relativement aux premiers plans plus mobiles.

Voilà, oui, à quoi se réduit la Cordillère pour nombre d'entre nous : une gêne dans le libre déroulé du gou-

NOUS, LES VIVANTS

dron, un obstacle aux allées et venues – presque un encombrement du paysage.

Mon père, qui avait étudié l'histoire avant de bifurquer vers le droit, nous parlait des écrivains anglais du XVII^e siècle, et de l'exécration que ce peuple de collines herbues vouait aux montagnes. « Hautes et hideuses », elles figuraient à leurs yeux les vraies difformités de la planète. Ils attribuaient leur origine au Déluge, aux tourments que la submersion des eaux infligea à la Terre « autrefois lisse et plate. » Telle semble aussi l'opinion des habitants d'Uspallata.

Bien peu des gens d'ici connaissent et fréquentent les montagnes. Une seule se détache pour eux de l'ondulation monotone : c'est l'Aconcagua, point culminant des Andes et honneur de mes compatriotes ; l'Aconcagua qui fonde le tourisme local et dont, partout dans les environs, des enseignes de coiffeurs, d'épiceries, de banques, d'agences de voyages chantent les louanges sans toujours respecter l'orthographe du nom.

Cependant, même l'Aconcagua suscite peu d'intérêt. De cette pyramide un peu aplatie, assez haute pour blanchir toute l'année, on estime surtout les qualités décoratives. Elle est pour les Uspallatais une parure de fenêtre, sinon une photographie grand format au mur des salles d'attente.

À la maison, ma femme et moi avons aligné quelques bibelots sur une étagère. Il y a une boule à neige,

NOUS, LES VIVANTS

montée sur un socle de granit rose. À l'intérieur pointe un Aconcagua de plastique. Quand elle était petite, notre fille secouait la boule pour disperser les flocons. En grandissant, elle s'est lassée de ce jeu. Il règne depuis sur l'Aconcagua miniature un climat d'une grande aridité. Les paillettes qu'on n'agite plus collent au fond du jouet. L'eau croupissante a des reflets verdâtres, comme dans un aquarium jamais vidé.

Notre quartier se situe au nord d'Uspallata, sur la nationale 52. Il consiste en pavillons identiques, malgré de discrètes variations dans la couleur des volets ou le dessin des portails bouchant un angle ou l'autre de terrains aux surfaces comparables.

C'est un quartier résidentiel, du genre qui chaque matin libère un flot d'autos pressées qu'il rassemble le soir tel un troupeau de tôle. Le reste du temps, les jardins négligés sèchent au soleil. Les enduits crème se craquellent sur les façades et un silence de nécropole règne sur les tas de feuilles mortes (de gazon frais, en saison).

Ma femme et moi habitions une villa du modèle standard. Je l'avais repérée depuis le ciel. Ç'avait été sa toiture fantasque, chemin de dominos sur l'herbe, qui avait appelé mon attention, puis la terrasse ouverte côté jardin et côté rue dont la blancheur un peu rosée imitait un rebord de paupière. À la grille d'aluminium pendait un écriteau. Je volais trop haut pour lire mais, en comp-

NOUS, LES VIVANTS

tant les lettres blanches sur fond rouge, j'avais pensé qu'elle se louait peut-être.

J'avais atterri et l'avais longuement cherchée. C'est difficile de situer au sol un point marqué en l'air. Une fois descendu tout paraît tassé, aplati, on perd la profondeur donnée par l'altitude. Et puis, dans les parages toutes les villas se ressemblaient : un patio, une galerie couverte, une pente de gravier vers le garage. Des agaves, même âge et même espèce, flanquaient identiquement les deux battants des portes vernies.

Le lendemain, j'étais revenu avec Catalina et nous avons trouvé la maison. Elle était à louer, en effet. Le bail fut signé sur-le-champ.

Peu à peu, nous connûmes nos voisins. Sanchez (la maison après la nôtre, dans la même rue) était livreur. Il refusait d'acheminer les colis dans les hameaux d'altitude, au prétexte que la route en lacets causait trop d'accidents. Un autobus de la compagnie Tur Bus avait versé dans un virage, tuant seize passagers. Depuis le drame, les habitants des localités andines ne réceptionnaient plus leurs paquets. Ils comptaient sur le prochain déploiement de drones coursiers dans la région. Une équipe venue exprès de Californie menait des essais de livraison volante autour de Los Penitentes.

Au numéro 56 vivait Ramirez, un coureur cycliste qui avait remporté quelques trophées dans les Andes et, âgé maintenant d'une quarantaine d'années, terminait une

NOUS, LES VIVANTS

carrière provinciale en entraînant de jeunes recrues. Ce n'était pourtant pas un grimpeur. Il déclarait qu'il y avait « assez à rouler » dans la vallée pour ne pas s'épuiser dans l'ascension de cols sans oxygène (*sic*).

Quant à sa femme Miranda l'esthéticienne, à Pedro le cuisinier (numéro 58), à Romina, sans emploi qui tressait des hamacs (numéro 64), aux frères Benítez, associés dans une petite affaire de toilettage canin (numéro 60), leurs occupations respectives avaient en commun de les tenir éloignés des sommets.

Tout bien réfléchi, c'était cela surtout qui resserrait le voisinage, et donnait à la rue son caractère particulier : la méfiance des riverains envers les montagnes, déclinée d'une sèche indifférence à une vraie répulsion. Les regards se tournaient plus volontiers vers la côte atlantique et Buenos Aires, à mille deux cents kilomètres, que vers les Andes toutes proches.

Quand on faisait construire ici, c'était d'une seule façon : dos aux sommets. Les propriétaires disaient chercher la lumière. Vers l'ouest, l'imposante cordillère du Tigre capturait le soleil dès 3 heures de l'après-midi en hiver, 6 heures en été.

Notre quartier se prêtait mieux qu'aucun autre à cultiver l'esprit de plaine. Les gens le choisissaient pour sa situation. De ce côté d'Uspallata, le relief s'apaisait. Les montagnes desserraient leur étau pour laisser s'épa-

NOUS, LES VIVANTS

noir de larges vallées, préludes à l'immense pampa argentine.

En somme, j'étais le seul du quartier, peut-être de la ville, qui prît les montagnes en considération. Elles n'éveillaient chez moi ni peur, ni ressentiment, mais un trouble presque mystique, en raison de leur austère sauvagerie, de leur noble démesure.

Au début de chaque vol, la prise d'altitude amplifiait considérablement le champ visuel. La chaîne de la Cordillère gagnait en présence et en proximité, remplissant d'un coup tout l'espace jusqu'à l'horizon. Impossible alors de s'en distraire. On pouvait ignorer les montagnes au volant d'un pick-up, pas aux commandes d'un engin volant.

J'étais du petit nombre d'Uspallatais qui en avaient exploré l'intérieur, au-delà des premiers contreforts où s'arrête le regard des autres habitants. Longtemps après l'atterrissage, des images inouïes continuaient d'imprégner ma rétine. Elles me donnaient, paraît-il, l'air sonneur et presque hébété des victimes d'envoûtement.

Cependant, j'avais le plus grand mal à fixer des mots sur ces impressions, et répondais aux questions de Catalina par des formules, des phrases convenues dont l'indigence me faisait honte.

La montagne de l'intérieur ? « C'est un monde âpre, tout en arêtes tranchantes et en dévers abrupts. Les

NOUS, LES VIVANTS

vallées sont sauvages et les hameaux épars. Le relief alterne des plateaux nus, rabotés par les vents, et des gorges ténébreuses dont le soleil n'éclaire jamais le fond. Tout en bas piaffent des torrents d'eau noire, freinés à la mauvaise saison par la neige qui s'amasse sur les berges. Depuis les lointains glaciers, ils charrient des cadavres de bêtes et des pins foudroyés.

Passé trois mille mètres, il n'y a plus d'habitations, seulement des cabanes pour les bergers. Si l'on s'élève encore, sentiers et champs s'effacent, et toute trace de l'homme. On surprend parfois des alpinistes, silhouettes perdues dans un décor cyclopéen. Ils nous font signe dans une spirale de poussière. »

Voilà ce que je confiais à Catalina, et répétais à la petite Rosario avec des mots simples. Ma femme disait que ça ne donnait pas envie de m'accompagner. À l'écoute du même récit, notre fille frissonnait d'épouvante. Dans la petite chambre aux rideaux houleux, la température baissait de plusieurs degrés, de la vapeur s'échappait de nos lèvres.

- Ça fait peur, papa... Tu ne devrais pas aller là-bas !
- C'est mon travail, ma chérie.
- Tu ne devrais pas.

Je ne savais que répondre. J'éteignais la lumière.

À Uspallata, j'étais pilote d'hélicoptère.

En montagne, le travail des pilotes consiste à enlever

NOUS, LES VIVANTS

des charges qu'il serait trop long, ou trop risqué, d'acheminer par la piste : des lots de parpaings, des troncs écorcés, des sacs de ciment ou des bidons de carburant, promenés au bout d'élingues de plaine jusqu'en altitude, et vice versa.

Sur les pentes raides qui rebutent les 4 × 4 et effarouchent même les mulets, l'hélicoptère déplace des fardeaux de plusieurs tonnes. Il vole au secours des alpinistes accidentés, des grimpeurs coincés sous des avalanches. D'un tour de pales, nous les rapatrions dans la vallée.

Nous habitons un pays aux faibles ressources. La sécurité civile s'était dotée de deux appareils, au service d'un immense territoire. L'hélicoptère le plus petit servait aux opérations de sauvetage. Le plus gros, biturbine, convoyait des matériaux vers les chantiers de construction. À tour de rôle, les deux ravitaillaient les refuges, en hiver.

C'étaient des machines coûteuses, et non moins délicates. Après chaque mission, on muselait les réacteurs encore chauds avec de gros capuchons. La verrière s'habillait d'une bâche matelassée.

Je pilotais le modèle léger. Il avait des formes douces et fondues, pour aider l'écoulement de l'air. Une bande rouge suivait le fuselage jaune, large sous la cabine puis s'effilant vers l'arrière, jusqu'à la dérive soulignée d'un simple trait. Ces couleurs étaient posées avec goût,

NOUS, LES VIVANTS

l'ensemble donnait un sentiment de grâce et d'équilibre comme le plumage harmonieux des oiseaux.

Chaque matin, en buvant mon café derrière la vitre du mess, je contemplais l'engin tiédi aux premiers rayons du soleil. Mon âme jubilait de ces lignes pures, de ces justes proportions nées du compas des ingénieurs. Mon esprit, lui, admirait qu'une machine aussi imposante pût se soustraire à la gravité.

Ma spécialité de pilote était le ravitaillement des postes éloignés. On n'atteignait certains refuges qu'au bout de trente ou quarante minutes, des vols d'abord monotones, par-dessus combes et moraines, puis acrobatiques quand surgissaient les hautes montagnes. L'hélicoptère s'époumonait dans de lentes ascensions pour franchir des cols élevés puis il devait, aussitôt après, plonger à ras de paroi vers des couches d'air plus denses. Le pilote vivait ces aventures le pouls rapide, ses mains moites crispées sur le manche. Parfois le souffle manquait, faute de respirateur équipant la cabine.

À pleine charge, l'appareil avait juste assez de carburant pour faire l'aller-retour. Mais si la météo se dégradait, en cas de vents contraires ou de fortes rafales, nous risquions la panne. Des bidons de kérosène étaient largués à proximité des refuges, pour parer à toute éventualité.

Le refuge Maravilla se trouvait le plus loin, à quatre-

NOUS, LES VIVANTS

vingts minutes de la base d'Uspallata. Il occupait aussi le site le plus élevé, à quatre mille deux cents mètres, dans un décor acéré de parois et d'à-pics dont semblait bannie la ligne horizontale.

Le bâtiment principal se juchait sur un pic de granit, raboté à l'explosif. Il n'était pas très imposant. Petit for-tin au toit de tôle, de tournure militaire, flanqué sur le côté d'une citerne à mazout et d'une antenne haubanée par des câbles d'acier. L'installation se prolongeait d'un terre-plein qui tenait lieu d'aire d'atterrissage. Se poser là, au ras du vide, aveuglé par les tourbillons de neige, exigeait un grand doigté. Il aurait suffi d'un patin mal assis pour basculer dans le gouffre, et l'hélice qui frôlait la paroi risquait à tout instant d'accrocher.

La construction du refuge Maravilla, au milieu des années 1950, avait enrôlé deux hélicoptères dont l'un s'était crashé la veille de l'inauguration, alors qu'il apportait le paratonnerre destiné à coiffer l'édifice. Fatal pour le pilote et deux manœuvres au sol, cet accident avait créé la polémique sur le choix d'un tel emplacement. Pourquoi ouvrir ici un refuge, alors qu'aucun sentier fréquenté ne passait à proximité et que la seule voie d'escalade, celle au nord du pic Huascarán, était délaissée au profit d'une autre plus commode ?

L'administration invoquait des raisons militaires. La proximité de la frontière chilienne, des soldats qui s'abriteraient là pendant les patrouilles d'altitude. Il

NOUS, LES VIVANTS

importait d'assurer une présence de l'État aux confins escarpés du pays. Tout compte fait, ce n'était pas tant un refuge qu'un sémaphore, un signal avancé, un phare dans la solitude glacée des Andes.

Pour nous, les pilotes, le refuge Maravilla représentait surtout un pari mécanique, un défi lancé aux machines sur leur autonomie.

À l'instant où, remontant la longue vallée finale, perçait dans les pierriers l'éclat aigu de son toit métallique, la jauge de carburant s'abîmait depuis longtemps dans le rouge. Il m'est arrivé de toucher au but le réservoir à sec. C'était alors l'atterrissage en catastrophe, l'hélice dé耦plée du moteur tournant fou dans l'air libre, puis une descente épouvantable, plusieurs secondes en apnée, poil hérissé, jusqu'au raclement final des patins sur la roche.

Deux fois l'an, au printemps et en hiver, j'affrontais ce voyage de cauchemar. Parfois aussi, nous devions prendre le ciel hors de tout calendrier, pour un ravitaillement d'urgence ou le sauvetage de montagnards en détresse.

C'est ainsi que, le jour de l'Assomption 2012, je reçus l'ordre de monter au refuge Maravilla. Une météo hostile gardait les appareils au sol depuis des semaines, ce qui, au cœur de la mauvaise saison, menaçait l'abri et ses pensionnaires de graves pénuries. Nous n'arrivions plus à joindre le gardien par radio, mais il devait man-

NOUS, LES VIVANTS

quer de tout, et d'abord de fuel pour le chauffage. Il fallait y aller.

– Sois prudent, dit Catalina.

– Bien sûr...

– Tu as regardé la météo ?

– Elle s'améliore. Ils annoncent un beau fixe au-dessus d'Uspallata. Je serai vite de retour.

La petite Rosario reniflait. Je lui promis qu'elle me verrait la première, à la fenêtre de sa chambre. Avant d'atterrir, je décrirais une longue courbe au-dessus de la ville, et l'hélicoptère se tiendrait un instant dans le haut de la croisée, là où la vitre chaque soir s'argentait de buée. Dix minutes plus tard, elle pouvait y compter : papa serait à la maison.

Je décollai sous un ciel clair, dans une atmosphère si fine que l'hélice en mouvement semblait froisser de la soie. À mesure qu'accélérait le rotor, je sentais cette étoffe d'un grain délicat, aux moires bleu-vert, se coucher pli selon pli à la surface de mes pales. L'hélicoptère répondait aux commandes avec docilité, s'élevant d'un jet dans l'air bleu comme si n'avaient plus sévi contre nous ni les assauts du vent, ni l'embaras de la gravité.

L'ascension fut rapide, si rapide que la photo de Catalina et Rosario fichée sur le tableau de bord glissa et tomba à mes pieds. Jurant tout ce que je savais, je fus un long moment à fouiller les câbles pour remettre la

NOUS, LES VIVANTS

main dessus. Elle se montra enfin, tachée d'un peu de cambouis, entre les pédales du palonnier.

Le vol fut sans histoires. Un vent arrière propulsait la machine, la lançait comme une fronde par-dessus les montagnes. À mi-parcours, une compagnie de bernaches croisa mon sillage. Je réduisis l'allure et les suivis longtemps du regard.

Après une heure environ d'une navigation fluide et rectiligne, les vitres du refuge Maravilla décochèrent un éclat de soleil au milieu des glaces. Un cordon de fumée montait du toit, sinuait dans l'azur. En approchant, je constatai aussi que l'aire était bien déblayée. Mes patins touchèrent le sol au même instant.

Sous le vent des hélices, deux hommes s'avancèrent courbés vers l'appareil. C'étaient le gardien, et un autre que je n'avais jamais vu.

Jésus vint à ma rencontre.